

# CULTURE

## Les visages de la violence coloniale aux États-Unis

### MARSEILLE

La librairie Maupetit présente jusqu'au 1<sup>er</sup> avril l'exposition « Nous n'étions pas censées survivre » de la photographe Marion Gronier. À travers ses 27 portraits de descendants des peuples fondateurs des États-Unis, la photographe fait ressurgir les fantômes qui hantent son histoire.

Séparés par ethnies sur les cimaises mais liés par une histoire commune. Sous l'objectif de la photographe Marion Gronier, les regards graves des membres de trois communautés fondatrices des États-Unis (Amérindiens, Mennonites et Afro-américains) expriment en creux une part de la violence constitutive du mythe américain. Une violence qui, au-delà de son inscription dans l'histoire, hante toujours le présent, « car instituée de manière systématique dans la société américaine, par une séparation et une hiérarchisation des races », dénonce la photographe.

À l'origine de cette réflexion sur la brutalité de la colonisation des États-Unis, une rencontre en 2009, fortuite, dans les couloirs du métro new-yorkais, qui fascine la photographe. « J'ai croisé ce jour-là une chorale de



Marion Gronier a saisi les portraits d'Amérindiens, d'Afro-américains et de Mennonites entre 2013 et 2018. PHOTO MARION GRONIER

Mennonites, qui est une communauté anabaptiste, très religieuse et très puritaine, assez proche des Amish. J'ai scruté chacun de leurs visages immaculés, dont l'étrangeté m'a particulièrement frappée, presque dérangée », se souvient Marion Gronier. Tout droit sorties d'un tableau de Grant Wood, ces figures hiératiques d'un au-

tre temps percutent dans son esprit les portraits d'Indiens réalisés par le photographe Edward S. Curtis au début d'un XX<sup>e</sup> siècle encore fumant des cendres des guerres indiennes. « J'ai eu l'idée de photographier ce que sont devenus aujourd'hui les descendants des Indiens de Curtis, pour les mettre face aux portraits

de Mennonites, héritiers de la mission biblique des Pères pèlerins, ces pionniers très religieux qui avaient traversé l'océan pour découvrir une terre promise. » Diaspora tragique issue du commerce triangulaire, les portraits d'Afro-américains complètent ce triptyque emblématique de l'édification de la société américaine.

### Irréductible résistance

En Arizona, au Nouveau-Mexique, dans le Montana, en Louisiane ou en Pennsylvanie, c'est dans la rue que Marion Gronier saisit les portraits de ceux qui ont survécu aux crimes, à l'exploitation et aux discriminations, voire à la modernité. Un dispositif rudimentaire, pour capturer presque sur le vif un cliché en plan serré, dans le silence : la photographe tient à cette tension qui se crée pour saisir le mystère d'un visage qui échappe. Une manière de réaffirmer que ces visages nus, radicaux, ainsi classés, qui pourraient évoquer « les portraits signalétiques qui identifiaient et condamnaient le criminel, le fou, le dégénéré, l'indigène colonisé » écrit-elle, ne se réduisent pas au poids de l'histoire de cette pratique. Mais témoignent de l'irréductible résistance des sujets photographiés « qui n'ont jamais cessé de lutter contre leur assignation à un statut d'objet ou de victime ».

Benjamin Grinda

Librairie Maupetit, 142, la Canebière, gratuit. Ouvrage paru aux éditions le Bec en l'air

### RÉGION

#### Une aide d'État pour les structures culturelles

Afin d'aider les structures culturelles labellisées les plus fragilisées par la hausse des coûts de l'énergie, la ministre de la Culture Rima Abdul-Malak a annoncé le déblocage d'« un soutien financier exceptionnel », correspondant en moyenne à 30% du surcoût énergie. Il vient en complément des aides transversales de l'État et du soutien apporté le cas échéant par les collectivités territoriales, souligne le ministère. Sont concernées, dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, dix structures parmi lesquelles le théâtre de la Crie, qui empoche le plus gros chèque (36 000 euros). Suivent le Centre chorégraphique national-Ballet national de Marseille (23 000 euros), l'Archaos, Pôle national cirque, (15 000 euros), le Centre national et pôle européen de création, Lieux Publics, Centre national des arts de la rue et de l'espace public de Marseille (15 000 euros), le Théâtre de la Passerelle, Scène nationale de Gap (33 000 euros), le Ballet Preljocaj / Centre chorégraphique national d'Aix-en-Provence (17 000 euros), la Garance, Scène nationale de Cavaillon (15 000 euros), le ZEF, Scène nationale de Marseille (24 000 euros), le Théâtre des Salins, Scène nationale de Martigues (21 000 euros), et le Citron Jaune, Centre national des arts de la rue et de l'espace public de Port-Saint-Louis-du-Rhône (15 000 euros).

## À Marseille, des premiers regards de cinéastes

### FESTIVAL

Pour sa 14<sup>e</sup> édition, « la Première fois » propose une sélection de premiers films documentaires du 28 février au 5 mars.

La « première fois » est déjà de l'histoire ancienne pour ce festival marseillais du premier film documentaire, qui souffle cette année ses quatorze bougies. Quinze de ces premiers gestes cinématographiques seront projetés dans trois cinémas du centre-ville (Variétés, Vidéodrome 2 et la Baleine) du 28 février au 5 mars.

Une sélection d'œuvres engagées et sensibles qui sondent le réel au plus près « des transformations sociales, intimes et politiques ».

### Combats intimes et collectifs

Si certains films témoignent des rapports de domination de nos sociétés, d'autres rendent compte « des gestes émancipateurs et des solidarités salvatrices ». À l'instar du film de Lucie Rivoalen, *Le bleu te va bien*, évoquant le quotidien bouleversé par la maladie de sa mère, atteinte de syndrome amnésique et placée en Ehpad à 57 ans. Ce cinéma qui fait « mémoire des choses et des êtres » porte parfois l'espoir d'une reconstruction. Comme l'œuvre de la réalisatrice Diala Al Hindaoui, *Deux*

morceaux d'une mémoire, qui réunit des archives vidéos de familles syriennes tournées dans les années 1990. Entre partisans et opposants au régime de Bachar Al Assad, le film témoigne du déchirement des familles provoqué par la guerre.

Dans *Septembre amer*, de Sophia Farantatou, il est aussi question de mémoire, celle de l'ami perdu, assassiné en pleine rue par haine transphobe. Autant de regards qui soulignent la nécessité « de changer et d'agir », dont se fera écho la réalisatrice Alexe Poukine, invitée d'honneur et qui animera une masterclass mercredi 1<sup>er</sup> mars au cinéma la Baleine, de 14h à 17h.

B.G.



Réalisatrice et scénariste, Alexe Poukine (à droite) est l'invitée d'honneur de la 14<sup>e</sup> édition. PHOTO CAMILLE GLADU-DROUIN